

À la flûte traversière, Naïssam Jalal interprète aussi bien des morceaux de jazz contemporain que de musique arabe traditionnelle, ou de rap.

Emanuel Rojas



Rencontre avec la flûtiste franco-syrienne Naïssam Jalal, musicienne engagée auprès des victimes de guerre en Syrie, qu'aucune frontière ne peut arrêter.

Naïssam Jalal

Flûtiste franco-syrienne

Une plainte s'élève, à la fois assurée et lancinante. Le son enfle, jusqu'à exploser comme une douleur qui ne peut être réprimée. Cette plainte est celle de la flûte traversière de Naïssam Jalal, musicienne franco-syrienne de 32 ans. La jeune femme rend hommage au peuple syrien dans un morceau intitulé *Almot Wala Almazala*. Ce titre fait partie de son troisième album qui porte le même nom (1). Naïssam Jalal le présentera le 8 juillet avec son quintet Rhythms of Resistance lors du festival Jazz à Porquerolles dans le Var ou encore le 20 juillet pendant le festival Aux heures d'été à Nantes.

« Bien sûr, l'actualité donne une certaine résonance à mes compositions. Mais je ne me considère pas comme une musicienne engagée. Je raconte mon histoire, tout simplement », précise la flûtiste d'une voix calme. Son assurance tranche avec les traits doux de son visage, encadré par des boucles noires. L'histoire de Naïssam Jalal est celle d'une jeune fille née à Paris de parents syriens. « Lorsque l'on est enfant d'immigrés en France, on se heurte systématiquement au rejet de la société. Je ne parlais pas arabe, mais pourtant on me renvoyait toujours à cette identité. C'était difficile, car j'étais à la fois fière et honteuse de cette double nationalité. »

À 19 ans, Naïssam Jalal décide de partir à Damas, puis au Caire, où elle apprend la langue arabe. « Lorsque je suis revenue en France, en 2006, j'ai beaucoup fait rire mes parents, car je parlais le dialecte égyptien et non l'arabe de Syrie. Tous les longs métrages comiques qui passaient à la télé en Syrie dans les années 1960 étaient en égyptien. Mes parents avaient alors l'impression que je sortais d'un film ! », se souvient-elle. Mais ce n'est qu'au moment du soulèvement de la po-

pulation syrienne contre le régime de Bachar Al Assad, en 2011, que Naïssam Jalal s'est, pour la première fois, vraiment sentie appartenir à ce pays. « J'étais impressionnée par ce peuple capable de sortir dans les rues pour défendre sa dignité », se rappelle la musicienne.

Aujourd'hui, Naïssam Jalal est en lien avec les membres de sa fa-

mille qui habitent encore en Syrie. « Les lignes téléphoniques sont coupées. On se parle sur Facebook ou sur Skype », raconte-t-elle. La jeune femme y est retournée pour la dernière fois en 2011, deux mois avant le soulèvement populaire.

Naïssam Jalal a commencé la flûte traversière à l'âge de 6 ans. « Mes parents me tiraient par les

cheveux pour que j'aille au conservatoire », dit-elle en riant. Adolescente, elle voulait arrêter la musique classique : « Interpréter les compositions d'un autre avait quelque chose de très scolaire, il n'y avait aucune place pour la création personnelle. » Mais à 17 ans, elle a eu un déclic. « Mon père est peintre et lors de l'un de ses vernissages, il

Le souffle du peuple syrien

Son inspiration. Mon professeur de philosophie Daniel Bensaïd

« Daniel Bensaïd, mon professeur de philosophie à l'université Paris 8, m'a appris à structurer ma pensée. C'était un fervent militant d'extrême gauche. Il a, entre autres, dirigé la Ligue communiste révolutionnaire. Daniel Bensaïd m'a fait découvrir des auteurs comme Hannah Arendt,

Frantz Fanon ou encore Cornelius Castoriadis, que je relis chaque année. Il était la personne la plus humble que j'ai rencontrée. Il parlait calmement et avec des mots compréhensibles par tous. Pendant ses cours il y avait un grand silence, il était fascinant. Daniel Bensaïd est mort

brutalement en 2010. J'ai été très choquée par sa disparition. Sur mon dernier album, je lui ai dédié un morceau : *Lente impatience*, du même nom que son autobiographie. J'y évoque, comme lui dans son livre, la frustration de l'attente d'une révolution qui n'arrive jamais. »

avait demandé à un ami musicien, Michel Thouseau, d'improviser autour des œuvres exposées. En fin de soirée, ce dernier m'a proposé de jouer. J'ai improvisé pendant vingt minutes. C'était comme si j'étais sous hypnose. Quelque chose s'est libéré en moi. Ce soir-là, j'ai décidé d'être musicienne. »

À maintenant 32 ans, Naïssam Jalal interprète aussi bien des morceaux de jazz contemporain, de musique arabe traditionnelle, ou encore de rap. Mais elle est toujours restée fidèle à la flûte traversière, « le prolongement de (son) corps ». Sa musique, Naïssam Jalal l'a construite au fil de ses voyages. Elle s'est, par exemple, initiée au nay – flûte traditionnelle orientale – au Grand Institut de musique arabe à Damas et a été, au Caire, l'élève du grand maître violoniste Abdu Dagher. Naïssam Jalal a également joué avec des musiciens africains de la scène parisienne comme Mamani Keita, ainsi qu'avec des jazzmen français comme Michael Blake.

En 2011, la jeune musicienne a fondé son quintet Rhythms of Resistance, qui mêle musique expérimentale, musique traditionnelle et jazz. « Parfois je sais exactement ce que je veux écrire. C'était le cas pour le morceau très personnel *Almot Wala Almazala*, mon hommage au peuple syrien. Mais la plupart du temps je me pose des questions sur la justesse de ce que je fais. C'est dans ces moments que le travail collectif est le plus important », explique Naïssam Jalal, avant de lancer, comme un défi personnel : « Une chose est sûre, je ne me laisserai jamais réduire à une musique seulement arabe ou seulement occidentale. »

Clémence Maret

sur-la-croix.com
Retrouver notre entretien en vidéo avec Naïssam Jalal

(1) *Almot Wala Almazala*, Naïssam Jalal & Rhythms of Resistance, Les couleurs du son, 15 €.